



**HAL**  
open science

## Charles Nodier et la linguistique des origines

Luca Nobile

► **To cite this version:**

Luca Nobile. Charles Nodier et la linguistique des origines. Virginie Tellier. Nodier et la langue. La langue de Nodier, 2, Le murmure, pp.29-64, 2014, Cahiers d'études Nodiéristes, 9782915099737. hal-01363570

**HAL Id: hal-01363570**

**<https://hal.science/hal-01363570v1>**

Submitted on 9 Sep 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Luca NOBILE

Université de Bourgogne

## Charles Nodier et la linguistique des origines

### *Origine du langage et linguistique des origines*

Du point de vue de l'histoire des idées, Charles Nodier occupe une position doublement importante. Il est l'auteur du premier livre en français contenant le mot « linguistique » dans le titre, les *Notions élémentaires de linguistique* de 1834<sup>1</sup>, et il est le premier président, en 1837, de cet Institut des Langues qui, deux ans plus tard, le 21 décembre 1839, deviendra la première « Société de Linguistique » française<sup>2</sup>. Si on s'en tenait à ce critère strictement lexicologique, on ne manquerait donc pas d'arguments pour affirmer que Nodier a joué un rôle clé dans l'apparition de la linguistique en France.

Peu de linguistes accepteraient pourtant aujourd'hui de souscrire à une pareille affirmation. Pour la plupart d'entre eux, la linguistique ne se manifeste dans l'hexagone qu'une génération plus tard, lorsque Michel Bréal, fondateur de la troisième Société de Linguistique en 1865 et traducteur de la monumentale *Grammaire comparée des langues indo-européennes* de Franz Bopp en 1866, fait approuver le célèbre statut qui interdit toute « communication concernant soit l'origine du langage soit la création d'une langue universelle »<sup>3</sup>.

C'est dans cet interdit, et dans cette affirmation du paradigme historico-comparatif, que la plupart des linguistes français des cent-cinquante dernières années se sont reconnus et ont donc reconnu les débuts de leur discipline. En revanche, rares sont ceux qui auraient pu se reconnaître

---

<sup>1</sup> Charles Nodier, *Œuvres complètes*, vol. IX : Philologie, *Notions élémentaires de linguistique ou histoire abrégée de la parole et de l'écriture*, Bruxelles, Meline, 1834. Ici et dans la suite, lorsque nous citons une édition ancienne, nous faisons référence à la version numérisée par Gallica.fr ou, à défaut, à celle numérisée par Google Books. On doit l'édition moderne à Jean-François Jeandillou, Genève, Droz, 2005. Sébastien Vacelet me signale gentiment l'existence d'un titre antérieur à celui de Nodier : Nicolas Dally, *Linguistique ou nouveau mécanisme naturel des langues*, Bruxelles, 1833 (voir son article dans ce même numéro). Je n'ai pas pu consulter ce document, mais son extrême rareté dans le circuit international des bibliothèques (imprimé à Bruxelles, il n'est conservé qu'à la BNF) ainsi que les données bibliographiques disponibles en ligne (« in-4°, 58 p. ») suggèrent qu'il pourrait ne pas s'agir d'un ouvrage, mais d'un tiré à part, d'un prospectus ou d'un imprimé factice. En tout cas, son sous-titre montre qu'il s'inscrit lui-aussi, comme les *Notions*, dans le paradigme de la « linguistique des origines » que nous allons illustrer par la suite (voir en particulier la note 37 ci-dessous).

<sup>2</sup> Sylvain Auroux, « La première société de linguistique - Paris 1837 ? », *Historiographia Linguistica* X/3, 1983, p. 241-265 (p. 242-243).

<sup>3</sup> Cf. Sylvain Auroux, « Les embarras de l'origine des langues », in Beatrice Fracchiolla (éd.), *Marges linguistiques 11 : L'Origine du langage et des langues*, 2006, p. 58-92 (p. 59 et suiv.). En ligne le 28.03.2012 : <<http://www.revue-texto.net/Archives/Archives.html>>.

dans la « linguistique » de Nodier, car cette linguistique des origines était justement aussi une linguistique de l'origine : elle désignait par le nouveau terme précisément le genre de recherches faisant l'objet du célèbre interdit.

L'homonymie n'est d'ailleurs pas accidentelle. L'origine du terme « linguistique » ne fait que signaler le changement d'approche qu'un demi-siècle de débats sur l'origine du langage a permis d'élaborer. C'est en en pensant l'origine que l'Europe des années 1750-1850 a redéfini les fondements conceptuels de l'objet « langage »<sup>4</sup> et par conséquent ceux de la science qui devait le traiter. Cette pensée originaire a arraché le langage au scénario théologique pour le projeter dans un cadre historico-naturel, fondé sur l'ouverture de la temporalité préhistorique et sur la prise en compte de l'articulation phonétique dans l'étude de l'étymologie<sup>5</sup>. Laïcité, préhistoire, phonétique : voilà trois des piliers du nouveau paradigme qui est encore le nôtre, et qui justifia alors le néologisme « linguistique ».

Néanmoins, la linguistique des origines présente également des différences frappantes par rapport à la linguistique du XX<sup>e</sup> siècle (ou, au moins, par rapport à ses courants dominants). La plus remarquable concerne le noyau sémiotique de la doctrine, sa théorie du signe. Pour aborder le problème de l'origine, en effet, la linguistique des origines ne pouvait se contenter d'admettre l'arbitraire en tant que postulat. Elle était obligée de fonder son objet. Elle devait donc expliquer l'apparition de l'arbitraire pour le soustraire aux explications théologiques.

Mais expliquer l'émergence de l'arbitraire (de l'esprit, de la culture) nécessite l'interrogation du non arbitraire (du corps, de la nature). L'arbitraire ne s'explique pas sans montrer comment il émerge à partir du non arbitraire, qu'on est donc obligé d'admettre en tant que noyau primitif et originaire. C'est pourquoi la linguistique des origines est nécessairement une linguistique de la motivation, qui vise à fonder l'émergence de l'arbitraire sur une base naturaliste (et plus ou moins matérialiste), constituée par une théorie de l'imitation naturelle<sup>6</sup>.

La différence entre cette sémiologie et la nôtre est tellement nette, et l'interdit de la nuancer a été tellement péremptoire, que l'existence même d'une linguistique imitative des origines a été presque effacée de la mémoire collective. La plupart des linguistes ont longtemps eu du mal à imaginer une remise en cause de l'arbitraire ne coïncidant pas avec une remise en cause de la linguistique tout court, tandis que les historiens des idées se sont parfois plus préoccupés de prendre

---

<sup>4</sup> Sylvain Auroux, « Introduction. Le paradigme naturaliste », *Histoire Épistémologie Langage* 29/II, 2007, p. 5-15 (p. 6).

<sup>5</sup> Luca Nobile, « L'apport de la théorie iconique du signe à la naissance de la linguistique comparée », in *Studia universitatis Babeş-Bolyai : Philologia* LIV/3, 2009, p. 181-194.

<sup>6</sup> Luca Nobile, « Les Lumières françaises, de l'arbitraire à l'iconicité », in Gerda Hassler, *Nationale und transnationale Perspektiven der Geschichte der Sprachwissenschaft*, Münster, Nodus, 2011, p. 40-48.

leurs distances avec des théories perçues comme sulfureuses, que de les comprendre et d'en expliquer les raisons. Les anciens partisans de la motivation du signe ont ainsi été souvent ignorés, ou représentés comme des marginaux prônant des théories bizarres et fantaisistes.

### *Neurolinguistique et origine du langage*

La situation a évolué au cours des vingt dernières années. Les courants dominants de la linguistique du XX<sup>e</sup> siècle semblent avoir épuisé leur élan initial et traversent dans certains cas une crise profonde. Ils subissent la concurrence d'autres disciplines qui s'intéressent au langage de leur propre point de vue et avec leurs méthodes, sans attribuer à l'arbitraire du signe ce rôle central que lui attribuait la plupart de la linguistique récente. Il s'agit non seulement des disciplines humanistes traditionnellement contiguës à la linguistique, comme la philosophie du langage, la stylistique ou l'anthropologie culturelle, mais surtout de nouvelles branches des sciences naturelles comme la génétique moléculaire, la génétique des populations et les neurosciences cognitives. Ces disciplines ont remis au goût du jour le thème de l'origine du langage<sup>7</sup> et dans certains cas elles ont fourni de nouvelles évidences en faveur de l'hypothèse d'une origine gestuelle et imitative de la parole, parfois en mobilisant explicitement les auteurs de la linguistique des origines.

Le cas le plus visible est représenté sans doute par les neurosciences cognitives et par la découverte des neurones miroirs, effectuée à Parme en 1992 par l'équipe de Giacomo Rizzolatti<sup>8</sup>. Ces cellules du cortex s'activant de la même manière lorsque nous effectuons des gestes et lorsque nous percevons les mêmes gestes effectués par d'autres sont censées assurer notre capacité de comprendre instinctivement les actions d'autrui, de nous y identifier, de les imiter, de les apprendre. Or, puisqu'elles sont particulièrement nombreuses dans l'aire de Broca, la région bien connue de l'hémisphère gauche du cerveau qui gère l'articulation phonétique et syntaxique, Rizzolatti a proposé de considérer leur découverte comme un indice en faveur de l'origine imitativo-gestuelle du langage<sup>9</sup>. Ce faisant, il a évoqué expressément la tradition sémiologique qui va de Condillac à Richard Paget<sup>10</sup>, à laquelle se relie directement, comme nous allons le voir, la linguistique de

---

<sup>7</sup> Voir Beatrice Fracchiolla (éd.), *Marges linguistiques* 11, éd. cit.

<sup>8</sup> Di Pellegrino, G., Fadiga, L., Fogassi, L., Gallese, V. et Rizzolatti, G. (1992), « Understanding motor events: a neurophysiological study », *Experimental Brain Research* 91, 176-180. Pour une présentation vulgarisée, Giacomo Rizzolatti et Corrado Sinigaglia, *Les Neurones miroirs*, Paris, Odile Jacob, 2011.

<sup>9</sup> Giacomo Rizzolatti et Michael Arbib, « Language Within our Grasp », *Trends in Neuroscience* 21/5, 1998, p. 188-194. Voir aussi Giacomo Rizzolatti et Laila Craighero, « Language and Mirror Neurons », M. Gareth Gaskell, *The Oxford Handbook of Psycholinguistics*, Oxford University Press, 2007, p. 771-785.

<sup>10</sup> Rizzolatti et Craighero, *op. cit.*, p. 778 et 779, respectivement. Étienne Bonnot de Condillac, *Grammaire*, Parme, Imprimerie Royale, 1775, p. 5-32 et Richard Paget, *Human Speech*, London et New York, Kegan *et al.* et Harcourt *et al.*, 1930, p. 155-175.

Charles Nodier.

Ce renouveau de l'hypothèse imitativo-gestuelle s'est consolidé quelques années plus tard suite aux recherches de Vilayanur Ramachandran de l'Université de Californie, qui a proposé d'identifier la région du cerveau assurant le lien synesthésique entre des formes semblables appartenant à des domaines sensoriels différents au gyrus angulaire<sup>11</sup>. Cette région située au carrefour entre les régions auditives, visuelles et tactiles du cortex semble être responsable des résultats remarquables traditionnellement obtenus dans l'expérience dite « *malouma-takete* »<sup>12</sup>.



L'expérience montre que, si on demande à un échantillon de personnes d'associer une paire de figures, dont l'une est curviligne et l'autre angulaire, à une paire de mots comme « maloume » et « takette », 95% environ des participants choisissent les constrictives sonores et la voyelle arrondie et grave de « maloume » pour désigner la figure curviligne et les occlusives sourdes et la voyelle étirée et aiguë de « takette » pour désigner la figure angulaire. Le fait que ce lien entre formes visuelles et formes auditives soit assuré par une région précise du cerveau semble suggérer que ce type d'analogie a joué un rôle significatif dans l'évolution humaine. Et puisque le gyrus angulaire est adjacent à l'aire de Wernicke (l'autre région du cerveau connue depuis longtemps pour son rôle dans la compréhension du langage) et qu'il participe lui-même à l'élaboration des tâches sémantiques, Ramachandran a présenté lui aussi sa découverte comme un argument en faveur de l'hypothèse de l'origine imitativo-gestuelle du langage déjà avancée par Rizzolatti<sup>13</sup>.

Le changement de scénario que ces progrès des neurosciences semblent dessiner rend souhaitable un nouveau questionnement de la linguistique des origines, qui essaye de mieux en comprendre les raisons au lieu d'en dénigrer les protagonistes et les méthodes.

### *La théorie imitative de Charles Nodier*

À l'époque et dans la forme où Nodier l'assume, la linguistique des origines doit être

---

<sup>11</sup> Vilayanur Ramachandran et Edward Hubbard, « Synaesthesia - A Window Into Perception, Thought And Language », *Journal of consciousness studies* 8/12, 2001, p. 3-34. Voir également Marco Catani, Derek Jones et Dominic Ffytche, « Perisylvian language networks of the human brain », *Annals of Neurology* 57, 2005, 8-16.

<sup>12</sup> Pron. [ma'luma] et [ta'kete], que je francise et régularise par la suite en *maloume* et *takette*. Inventée par Wolfgang Köhler, *Gestalt Psychology*, New York, Liveright, 1929, l'expérience a été reprise en France par Jean-Michel Peterfalvi, « Étude du symbolisme phonétique par l'appariement de mots sans signification à des figures », *L'année psychologique* 64/2, 1964, p. 411-432, puis aux États-Unis par Ramachandran et Hubbard (qui l'ont réélaborée en utilisant la paire *bouba-kiki*), *op. cit.*, p. 17-19.

<sup>13</sup> Ramachandran et Hubbard, *ibid.*

considérée comme une doctrine tout autre que « naïve », « fantaisiste », « théologique », « anti-scientifique », « anachronique » ou « marginale », comme elle a été souvent représentée même par les meilleurs spécialistes du domaine<sup>14</sup>, sous l'effet, nous semble-t-il, d'un trompe-l'œil modernisant. Au contraire, il sera possible de montrer que, à partir de son noyau sémiotique, elle peut être considérée comme un corpus notionnel mature et élaboré, jugé épistémologiquement légitime, si ce n'est tout simplement valable, par la plupart des savants européens. À la mode pendant tout l'âge de la Révolution et de l'Empire, elle reste hégémonique en France au moins jusqu'aux années 1830 et ne commence à être perçue comme dépassée que dans les années 1860. Il s'agit par ailleurs d'une théorie clairement matérialiste dans son intention originale et dans ses fondements techniques, bien que souvent récupérée et réadaptée, comme toute théorie hégémonique, même par ses adversaires, et donc dans le cadre d'argumentaires théologiques.

Chez Nodier, nous en lisons deux formulations principales : la première occupe la plupart de la *Préface* de son *Dictionnaire raisonné des onomatopées françaises*<sup>15</sup> tandis que la deuxième fait l'objet, principalement, des trois premiers chapitres des *Notions élémentaires de linguistique*<sup>16</sup>. Ces deux formulations sont en partie semblables et en partie différentes. Elles sont semblables en ce qui concerne les caractères internes et le noyau sémiotique de la théorie, qui restent inchangés. Elles sont différentes quant à la présentation externe et à la contextualisation culturelle, qui évoluent, comme nous allons le voir, pour s'adapter aux changements du climat politico-culturel.

Le noyau sémiotique qui reste constant est une théorie imitativo-gestuelle de l'origine et de l'essence du langage. L'idée centrale de cette théorie est que le langage s'est formé « mécaniquement », c'est-à-dire suivant des lois physico-naturelles, à partir d'une sémiotisation progressive du geste phono-articulatoire. Plusieurs dispositifs sont pris en compte dans ce cadre : l'émission vocalique a fourni le moyen d'exprimer les émotions en donnant lieu aux interjections<sup>17</sup> ; la mobilité précoce de l'organe des lèvres explique la fréquence des consonnes labiales dans les mots enfantins (*maman, papa*)<sup>18</sup> ; les différents organes phonatoires se nomment eux-mêmes par les différents sons consonantiques qu'ils produisent (*dent* commence par une consonne dentale, *gorge* par une gutturale, *nez* par une nasale, etc.)<sup>19</sup>.

---

<sup>14</sup> Jean-François Jeandillou, « De la naïveté en linguistique », in Charles Nodier, *Notions*, éd. cit., 2005, p. VII-XXXIII ; et *Id.*, « Évidence de l'analogie », in Charles Nodier, *Dictionnaire raisonné des onomatopées françaises*, éd. par Jean-François Jeandillou, 2008, p. VII-XXXV. Sylvain Auroux, « Les embarras... », *art. cit.* André Chervel « Le débat sur l'arbitraire du signe au XIX<sup>e</sup> siècle », *Romantisme* 25-26, 1979, p. 3-33. Gérard Genette, *Mimologique. Voyage en Cratylie*, Paris, Seuil, 1976.

<sup>15</sup> Charles Nodier, *Dictionnaire raisonné des onomatopées françaises*, Paris, Demonville, 1808, p. vii-xli. *Notions*, éd. cit., 1834, p. 11-62.

<sup>16</sup> *Dictionnaire*, éd. cit., 1808, p. xx ; *Notions*, éd. cit., 1834, p. 20.

<sup>17</sup> *Dictionnaire*, éd. cit., p. xix-xxi ; *Notions*, éd. cit., p. 18.

<sup>18</sup> *Dictionnaire*, éd. cit., p. xviii-xix ; *Notions*, éd. cit., p. 17.

Le dispositif fondamental est pourtant représenté par l'imitation. Le geste articulatoire est censé avoir fonctionné et fonctionner encore sur plusieurs niveaux comme une image de ce qu'il représente. Les hiéroglyphes (en cours de déchiffrement par Jean-François Champollion)<sup>20</sup> sont ainsi perçus comme de véritables archétypes du signe linguistique des origines<sup>21</sup>. À un premier niveau, l'articulation phonétique est censée imiter directement les bruits de la nature, par exemple les cris des animaux, donnant lieu aux onomatopées<sup>22</sup>. À un niveau plus abstrait, elle peut étendre cette capacité imitative par le biais d'un procédé synesthésique, en imitant des sensations non auditives, par exemple visuelles ou tactiles<sup>23</sup>. Enfin, à un niveau maximal d'abstraction, l'imitation peut concerner des propriétés non physiques ou morales, reliées par métaphore au geste articulatoire<sup>24</sup>.

Un constituant collatéral mais important de la théorie est ce que nous pourrions définir comme un appel au relativisme linguistique<sup>25</sup>. Il s'agit de l'idée que des langues différentes envisagent la réalité de points de vue différents. C'est un dispositif important parce qu'il permet de répondre à l'objection classique affirmant que le signe est arbitraire car des langues différentes utilisent des signes différents pour signifier la même chose. La réponse que le relativisme permet (déjà chez Épicure, et à l'âge moderne chez Leibniz)<sup>26</sup> est que les signes différents des différentes langues ne signifient pas la même réalité, mais des aspects différents d'une même réalité envisagée de points de vue différents. La diversité phonologique des langues devient ainsi un argument en faveur de la motivation du signe car elle ne fait que révéler leur diversité sémantique. Ce constituant théorique est l'un des éléments qui empêchent de considérer la théorie imitative des origines comme une théorie naïve et qui en assurent entre autres, comme nous allons le voir, le statut essentiellement laïc.

### *Une théorie déjà mature et élaborée*

Au début de la *Préface*, Nodier reproduit les deux pages des *Tropes* de Du Marsais qui traitent de l'onomatopée<sup>27</sup> et trouve étonnant que le célèbre grammairien ne dise rien (en 1730) de

---

<sup>20</sup> La pierre de Rosette est découverte en 1799. Champollion en illustre le contenu en 1822.

<sup>21</sup> *Dictionnaire*, éd. cit., p. xii ; *Notions*, éd. cit., p. 19 et 77.

<sup>22</sup> *Dictionnaire*, éd. cit., p. x ; *Notions*, éd. cit., p. 45.

<sup>23</sup> *Dictionnaire*, éd. cit., p. xv-xvi ; *Notions*, éd. cit., p. 34-35.

<sup>24</sup> *Dictionnaire*, éd. cit., p. xii ; *Notions*, éd. cit., p. 47-51.

<sup>25</sup> *Dictionnaire*, éd. cit., p. xiii-xv ; *Notions*, éd. cit., p. 52-54.

<sup>26</sup> Épicure, *Lettre à Hérodote*, p. 75-76. Gottfried Wilhelm Leibniz, *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, Amsterdam, Schreuder, 1765, Livre 3, chap. 2.

<sup>27</sup> César Chesneau du Marsais, *Des Tropes ou des différents sens dans lesquels on peut pendre un même mot dans une même langue*, Paris, 1730, p. 198-200.

ce qui (en 1808) lui apparaît comme un acquis incontesté sur le sujet, c'est-à-dire que « les langues [...] n'ont pas suivi dans leur formation d'autre mode que cette figure »<sup>28</sup>. Le principal responsable de ce décalage entre les deux époques, de ce changement du sens commun en matière de « formation » des « langues » est sans doute le *Traité de la formation mécanique des langues et des principes physiques de l'étymologie* de Charles de Brosses (1709-1777)<sup>29</sup>.

À l'époque où Nodier le découvre, le *Traité* est depuis une trentaine d'années l'un des ouvrages de référence de la culture linguistique européenne. Élaboré en symbiose avec l'*Encyclopédie*, qui en exploite les manuscrits préparatoires dans dix articles (*Étymologie, Impératif, Interjection, Langue, Lettre, O, Onomatopée, Orthographe, Synonyme, Trope*), il connaît rapidement une fortune remarquable, scellée d'une part par la grande entreprise lexicographique de Court de Gébelin<sup>30</sup>, qui s'en inspire, et d'autre part par sa citation dans la *Grammaire* de Condillac<sup>31</sup>, la plus importante grammaire française du XVIII<sup>e</sup> siècle (avec ses vingt et une rééditions en quarante-huit ans, dont la dernière en 1827), qui le consacre comme ouvrage de référence en Europe en matière d'origine. Deux ans après, le philosophe sensualiste Michael Hissmann (1752-1784), déjà traducteur de Condillac, en fournit ainsi la traduction allemande<sup>32</sup>, tandis que Melchiorre Cesarotti (1730-1808), le principal philosophe du langage des Lumières italiennes, s'en sert dans son *Saggio sulla filosofia delle lingue* pour démanteler la norme archaïsante traditionnelle<sup>33</sup>. En France, les années prérévolutionnaires sont celles où se répand la mode, qui sera ensuite critiquée par Nodier, des poèmes basés sur l'*harmonie imitative*<sup>34</sup>. Sous le Directoire, de Brosses est accueilli dans le panthéon des précurseurs de l'idéologie, comme l'attestent le *Tableau des progrès de la science grammaticale* de Jean-François Thurot (1768-1832)<sup>35</sup>, puis la *Grammaire philosophique* de Dieudonné Thiébauld (1733-1807)<sup>36</sup>. Cela explique la fortune de la théorie imitative dans la

---

<sup>28</sup> *Dictionnaire*, éd. cit., p. x-xi.

<sup>29</sup> Charles de Brosses, *Traité de la formation mécanique des langues et des principes physiques de l'étymologie*, Paris, Saillant, 1765.

<sup>30</sup> Antoine Court de Gébelin, *Le Monde primitif analysé et comparé avec le monde moderne*, 8 vol., Paris, L'auteur, 1774-1783.

<sup>31</sup> Condillac, *Grammaire*, cit., p. 21 n.

<sup>32</sup> Charles de Brosses, *Über Sprache und Schrift*, Leipzig, Weygand, 1777.

<sup>33</sup> Melchiorre Cesarotti, *Saggio sopra la lingua italiana*, Padova, Penada, 1785 ; puis renommé *Saggio sulla filosofia delle lingue applicata alla lingua italiana*, Pisa, Tipografia della Società letteraria, 1800. Voir Luca Nobile, « De Brosses e Cesarotti. Origine delle lingue e origini della linguistica nell'età della rivoluzione politica », in Valeria della Valle et Pietro Trifone, *Studi linguistici per Luca Serianni*, Roma, Salerno, 2007, p. 507-521.

<sup>34</sup> À partir de Pierre-Antoine-Augustin de Piis, *L'Harmonie imitative de la langue française*, Paris, Pierres, 1785. Nodier critique ce « talent mécanique » et ces « effets d'harmonie imitative » dans les *Notions*, éd. cit., 1834, p. 39-40.

<sup>35</sup> Jean-François Thurot, « Discours préliminaire », in James Harris, *Hermès ou recherche philosophique sur la grammaire universelle*, Paris, Imprimerie de la République, an IV (1796). Édition moderne par André Joly, avec le titre *Tableau des progrès de la science grammaticale*, Bordeaux, Ducros, 1970, p. 113.

<sup>36</sup> Dieudonné Thiébauld, *Grammaire philosophique, ou la métaphysique, la logique et la grammaire réunies en un seul corps de doctrines*, 2 vol., Paris, Courcier, an XI (1802), p. 17 sq. et p. 157 sq.



première génération romantique, non seulement en France<sup>37</sup>, mais également en Italie<sup>38</sup>, en Allemagne<sup>39</sup> et en Russie, où le *Traité* est traduit en 1821<sup>40</sup>.

On se tromperait, donc, si on considérait la théorie imitative de Nodier comme une hypothèse plus ou moins spontanée issue de sa bizarrerie personnelle. Il s'agit au contraire de l'adhésion consciente à une tradition bien établie.

Réédité en l'an IX (1801) par Terrelongue, le *Traité* est en effet déjà la source du projet de l'*Archéologue* de David de Saint-George (1759-1809) dont Nodier hérite en 1805 et qui constitue le point de départ reconnu de son *Dictionnaire*<sup>41</sup>. Ce projet n'est rien d'autre, en effet, qu'une prise en charge de l'aboutissement programmatique du *Traité* esquissé dans son important chapitre final (« XVI. De l'*Archéologue* ou Nomenclature universelle réduite sous un petit nombre de racines »)<sup>42</sup>.

Une fois le *Dictionnaire* achevé, Nodier puise encore dans le *Traité* pour rédiger dix-neuf des trente-six pages de sa *Préface* (p. x-xxix) qui en constituent un résumé diligent, bien que le nom de de Brosses n'y soit cité qu'une fois sur une question de détail (p. xxi). La fonction primaire de l'onomatopée dans la formation des langues, le parallélisme entre onomatopée et hiéroglyphe, l'extension analogique du processus imitatif aux phénomènes non sonores et aux « abstractions morales », l'effacement de la motivation du signe provoqué par le temps, l'appel à la diversité des langues et à leurs différents points de vues sur la réalité, l'influence des climats sur cette diversité, l'importance de la synesthésie dans l'extension du processus imitatif, les interjections, les noms des organes phonatoires et les mot enfantins en consonne labiale en tant que formes de motivation naturelle non imitative sont tous des thèmes qui trouvent leur formulation la plus achevée dans le *Discours préliminaire* et dans le chapitre VI du *Traité* (« De la langue primitive et de l'onomatopée »)<sup>43</sup>.

L'influence du *Traité* reste encore bien visible trente ans plus tard, surtout dans l'organisation de la matière et dans le choix des thèmes des *Notions* : l'ouverture sur la « langue

---

<sup>37</sup> Outre le fait que le *Dictionnaire* de Nodier est « Adopté par la Commission d'Instruction publique pour les bibliothèques des lycées », puis réédité en 1828, la fortune de la théorie debrossienne est signalée par la diffusion du syntagme néologique « mécanisme du langage » (titre abrégé du *Traité* figurant dans ses en-têtes) : Vernhes, *Abécédaire nouveau fondé sur le mécanisme du langage indiqué par la nature*, Béziers, Fuzier, 1824 ; François-Narcisse Boussi, *Mécanisme du langage ou théorie des sons et des articulations*, Paris, Journal grammatical, 1834 ; Optat Réau de Sarrest, *Le Mécanisme du langage*, Montauban, Forestié, 1844.

<sup>38</sup> Ludovico di Breme, « La Proposta del Monti - 3 », *Il Conciliatore* 97, Milan, 5 août 1819.

<sup>39</sup> Wilhelm von Humboldt, « Über das Entstehen der grammatischen Formen und ihren Einfluss auf die Ideenentwicklung », in *Abhandlungen der Königlich-Preussischen Akademie der Wissenschaften* 8, Berlin, 1822, p. 401-430. Trad. fr. *De l'origine des formes grammaticales et de leur influence sur le développement de la pensée*, Paris, 1859, p. 57.

<sup>40</sup> Charles de Brosses, *Rassoujdenie o mekhanitcheskomo sostave iazykov i fizicheskikh natchalakh etymologhii*, éd. par Alexandr Nikolski, St Petersburg, 1821-22.

<sup>41</sup> Jeandillou, « De la naïveté... », *cit.* p. viii-ix. Voir aussi Gérard Genette, *Mimologiques. Voyage en Cratilye*, Paris, Seuil, 1976, p. 150.

<sup>42</sup> Charles de Brosses, *Traité*, éd. cit., vol. II, p. 489-538.

<sup>43</sup> Charles de Brosses, *Traité*, éd. cit., vol. I, p. 195-294.

organique » (éd. 1834, p. 27), la problématique du passage aux mots abstraits et figurés (p. 47), l'espace important accordé à l'origine de l'écriture (p. 75-142), le traitement de la variation linguistique, de l'étymologie, des toponymes et des anthroponymes dans la deuxième partie (p. 143-277) sont autant de traces de l'organisation argumentative du *Traité*. En revanche, la problématique théologique de l'Introduction (p. 11-26) ainsi que les chapitres sur la langue poétique (p. 63-74), les mots nouveaux (p. 179-202) et les patois (p. 221-236) sont des thématiques absentes chez de Brosses.

Certes, les *Notions* s'ouvrent avec une déclaration explicite de naïveté (« J'essaierai d'exprimer naïvement ce qui m'apparaît d'une manière naïve »<sup>44</sup>). Mais il ne faut pas considérer cette affirmation comme une déclaration de naïveté de la théorie imitative elle-même. La naïveté dont parle Nodier ne concerne que sa propre illustration de cette théorie, dans la mesure où il vise à en fournir une version vulgarisée, comme il l'a clairement annoncé dans ses toutes premières lignes :

En toutes choses, désormais, rien ne peut être nouveau que par la forme. De toutes les formes possibles, chez un peuple qui s'use, la plus simple est nécessairement la plus nouvelle. Presque tout ce que j'ai à dire a été dit ailleurs, a été dit autrement, a été dit mieux. Il n'y a qu'une raison pour le redire, si c'en est une à l'âge où nous sommes : la nécessité de faire comprendre<sup>45</sup>.

Les *Notions élémentaires de linguistique*, à partir de leur titre et de leur exorde, se présentent expressément comme un ouvrage de vulgarisation visant à présenter un corpus de notions déjà existant et bien consolidé (« les notions reçues comme la science les a faites »<sup>46</sup>). Tout autre chose donc qu'une théorie naïve : une théorie tellement mature et élaborée qu'on peut en juger opportun un compendium à l'usage du grand public.

### *Une théorie naturaliste et matérialiste*

Si le noyau « imitatif » et « analogique » de la théorie reste le même, le changement principal qui intervient dans la façon de la présenter, entre 1808 et 1834, concerne son rapport avec la problématique théologique.

Dans la *Préface*, en plein âge napoléonien, lorsque il est encore proche de ses études naturalistes et cultive des échanges avec le groupe condillacien des idéologues, Nodier illustre la

---

<sup>44</sup> *Notions*, éd. cit., p. 13.

<sup>45</sup> *Notions*, éd. cit., p. 11.

<sup>46</sup> *Notions*, éd. cit., p. 17.

théorie imitative de l'origine comme une explication naturaliste et mécaniste de la formation du langage, ne présentant aucune trace de la problématique théologique (les mots « Dieu » et « Adam » ne figurant pas dans la *Préface*).

En revanche, dans l'ouvrage de 1834, à l'époque de la Monarchie de juillet, lorsque la « réaction spiritualiste » de Victor Cousin (1792-1867) gagne du terrain dans les institutions en réaffirmant l'arbitraire du signe<sup>47</sup>, Nodier présente la théorie imitative comme une solution de médiation, capable d'étayer l'origine humaine du langage sans entrer en contradiction avec les textes sacrés, dans un souci de respect des prérogatives religieuses (« j'ai à cœur de ne pas me faire de querelles avec la théologie »<sup>48</sup>).

Il s'agit d'un changement voyant, car la problématique théologique occupe dans les *Notions* une bonne moitié de l'Introduction (p. 15-18 et 21-24) et revient à plusieurs reprises à l'intérieur des chapitres (p. 27, 31, 42, 56-58, 65, etc.). On pourrait donc avoir l'impression, à une première lecture, et si on n'avait pas sous les yeux l'exemple contraire du *Dictionnaire*, que Nodier prône une théorie intrinsèquement théologique, ou que la dimension théologique est essentielle à sa conception du langage.

En réalité, on peut démontrer, non seulement que la théorie imitative est originairement conçue et élaborée avec une fonction anti-théologique, et que Nodier l'assume consciemment ainsi en 1808, mais également que, malgré la contextualisation théologique de 1834, elle garde jusqu'au bout sa fonction originaire de démontrer l'origine historico-naturelle et non miraculeuse du langage.

L'approche résolument laïque du *Dictionnaire* est démontrée tout d'abord, comme nous l'avons dit, par l'absence de références bibliques dans la *Préface*, puis également par le traitement des sources.

En matière de théorie imitative, en effet, les références incontournables étaient au nombre de deux, dont on a déjà parlé : Charles de Brosses, un libertin affichant dans toutes ses œuvres, et dans le *Traité* en particulier, des propos ouvertement matérialistes, et Court de Gébelin, un évangélique pratiquant qui proposait une version perfectionnée, étendue et resacralisée de la théorie de de Brosses. Il est normal que Nodier exploite principalement de Brosses dans la *Préface* et Court de Gébelin dans les entrées du *Dictionnaire*, car le *Traité* est une œuvre essentiellement théorique, tandis que le *Monde primitif* est un répertoire encyclopédique en huit volumes contenant trois dictionnaires « étymologiques » (du grec, du latin et du français) ; il ne peut donc pas ne pas être cité dans les entrées.

---

<sup>47</sup> Chervel, *op. cit.*, p. 12.

<sup>48</sup> *Notions*, éd. cit., p. 56.

Ce qui est remarquable est pourtant que, si les citations de de Brosses sont toujours très respectueuses, il n'en est pas de même des citations de Court de Gébelin. Sur les quinze occurrences de son nom dans le *Dictionnaire*, onze sont accompagnées d'une formule dubitative ou d'une prise de distance explicite de Nodier, comme dans les cas suivants :

Le système de M. Court de Gébelin *est un* système spirituel et séduisant mais encore un peu conjectural [...] <sup>49</sup> ; *il se livre trop souvent et avec trop d'abandon à son imagination pour être toujours un guide sûr [...] <sup>50</sup> ; il s'est donc certainement trompé en dérivant toute cette famille de mots du Celtique bal [...] <sup>51</sup> ; il prétend que du cri du cochon [...] les Celtes avaient fait gawri [...] : je ne sais comment il a pu tomber dans cette erreur [...] <sup>52</sup> ; il le croit formé du bruit que fait le nez en flairant [...] mais cette opinion peut paraître un peu hasardée [...] <sup>53</sup> ; il appuie mal-à-propos sa conjecture de quelques fausses étymologies <sup>54</sup>.*

L'attitude de Nodier envers Court de Gébelin est donc décidément méfiante, voire ouvertement critique, comme c'est le cas d'ailleurs chez la plupart des auteurs laïcs de son époque, qui reconnaissent généralement la supériorité théorique de de Brosses <sup>55</sup>. Il s'agit en tout cas d'une attitude qui s'accorde mal avec l'hypothèse de préoccupations plus théologiques que scientifiques, car ces préoccupations n'auraient pu trouver un appui que chez l'auteur critiqué.

En revanche, citer positivement de Brosses, c'était nécessairement assumer sa solution matérialiste au problème de l'origine du langage. Le matérialisme était inscrit clairement, non seulement dans le titre du *Traité* de la « formation mécanique » et des « principes physiques », mais également dans l'histoire récente de sa fortune. Ce texte n'atteint en effet le XIX<sup>e</sup> siècle que grâce à la citation qu'en fait Condillac en 1775. Le philosophe de référence de la génération des idéologues le cite, car le *Traité* lui fournit la réponse à l'objection soulevée vingt ans avant par Rousseau et reprise encore par Beauzée dix ans plus tard : une objection restée sans réponse, qui ébranlait l'hypothèse sensualiste d'une origine historico-naturelle du langage pouvant se passer des explications miraculeuses <sup>56</sup>.

Dans sa formulation originale <sup>57</sup>, l'hypothèse sensualiste de Condillac affirme en effet que toutes les facultés de l'esprit peuvent être ramenées à une origine sensorielle, à condition d'admettre

---

<sup>49</sup> *Dictionnaire*, éd. cit., xxxvii.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 13, sv. *âme*.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 26, sv. *bouton*.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 103, sv. *goret*.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 135, sv. *musc*.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 155, sv. *route*.

<sup>55</sup> Par exemple, Carlo Denina, *La Clef des langues ou Observations sur l'origine et la formation des principales langues qu'on parle et qu'on écrit en Europe*, Berlin, Mettra, 1804, I, p. xviii-xix.

<sup>56</sup> Je résume par la suite les résultats de mes travaux « Les Lumières françaises... », art. cit., et « La Grammaire de Condillac face au paradoxe de l'origine naturelle du langage », *Vers une histoire générale de la grammaire française*, éd. par Bernard Colombat, Jean-Marie Fournier et Valérie Raby, Paris, Champion, 2012.

<sup>57</sup> Etienne Bonnot de Condillac, *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, Amsterdam, Mortier, 1746.

que l'usage des signes institués précède la réflexion et la formation des idées, car ces dernières trouvent alors leur origine sensorielle dans l'emploi des signes. L'objection que Rousseau lui oppose<sup>58</sup> est que, si les signes institués doivent précéder l'émergence de la réflexion et des idées pour les expliquer, il devient alors impossible d'expliquer comment l'institution de ces signes se fait, sans pouvoir disposer ni du langage ni de la pensée. La reprise de cette objection par Beauzée<sup>59</sup> consiste à dire que le paradoxe de Rousseau démontre l'impossibilité de l'origine naturelle du langage, et donc la nécessité logique d'une origine divine, instantanée et miraculeuse. La solution alternative proposée par de Brosses<sup>60</sup> est que les signes, à l'origine, n'ont pas été institués, mais qu'ils se sont formés naturellement grâce à un instinct imitatif : ne dépendant pas de la réflexion, ils ont donc pu en constituer le fondement sensible. Condillac ne répond à Rousseau qu'après avoir assumé cette hypothèse de de Brosses<sup>61</sup>, puis il la généralise à toute sa production tardive<sup>62</sup>.

Dans l'ensemble du débat, donc, la théorie imitative de de Brosses opère comme l'innovation technique permettant à Condillac de clore la discussion en sa faveur et d'affirmer la possibilité logique de l'origine historico-naturelle du langage et de la pensée (l'appel au relativisme linguistique assurant à son tour que l'imitation n'entraîne pas l'unicité et donc la sacralité de la langue primitive). Même en admettant que Nodier ne fût pas directement au courant des détails de ce débat, les noms de de Brosses et Condillac ne pouvaient pas être confondus avec ceux qui prônaient l'origine divine. En assumant de Brosses, Nodier assume donc consciemment les conséquences de sa théorie, c'est-à-dire l'idée que le langage a pu avoir une origine historico-naturelle et non miraculeuse.

Or, malgré les apparences, cet acquis du statut laïc du langage n'est pas remis en cause en 1834. Dans les *Notions*, Nodier ne fait qu'accepter le terrain argumentatif de la problématique théologique, mais il ne modifie pas le noyau de la théorie et ses enjeux. Il s'agit plutôt de la « traduire » dans le langage spiritualisant des années 1830 pour montrer à une certaine partie de son public que l'hypothèse d'une origine naturelle n'était pas nécessairement en contradiction avec le récit de la Genèse. Vue du point de vue de ce récit, la théorie imitative pouvait en effet être présentée comme une théorie de la langue d'Adam.

Depuis des siècles, le passage de la Genèse (Gn 2, 19) affirmant que Dieu confia au premier homme la tâche de nommer les animaux faisait l'objet d'un débat très vif. Les dits « casuistes », représentants de l'orthodoxie religieuse, soutenaient qu'avec ce geste, Dieu avait créé *ex nihilo* une

---

<sup>58</sup> Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité parmi les hommes*, Amsterdam, Rey, 1755, p. 45-60.

<sup>59</sup> Nicolas Beauzée, « Langue », *Encyclopédie*, dir. par Denis Diderot et Jean D'Alembert, vol. IX, Neufchâtel, Le Breton, 1765, p. 250-253.

<sup>60</sup> Charles de Brosses, *Traité*, éd. cit., p. iii-iiii.

<sup>61</sup> Condillac, *Grammaire*, éd. cit., p. 18-25.

<sup>62</sup> Condillac, *Logique*, Paris, Esprit et Debure, 1780, p. 93 ; Id., *Langue des calculs*, Paris, Houel, 1798, p. 1-9.

langue primitive pour Adam lui permettant de nommer les animaux. Leurs opposants soutenaient au contraire que Dieu n'avait fait que suggérer à Adam de créer la langue primitive en exploitant ses propres facultés naturelles. La différence, qui peut nous paraître subtile, était capitale. Dans un cas, Dieu était censé redoubler son acte de création pour doter l'homme des facultés de l'esprit : ces dernières assumaient ainsi une autonomie ontologique complète par rapport au corps (cadre cartésien classique, justifiant entre autres, par exemple, l'autonomie du pouvoir spirituel par rapport au pouvoir politique). Dans l'autre cas, on suppose au contraire que Dieu, parfait en tous ses actes, n'a pas eu besoin de doubler son acte de création, si bien que le statut du rapport entre le corps et l'esprit reste ouvert à des solutions variées, y compris des solutions monistes, déistes ou matérialistes (cadre spinoziste, où une autorité religieuse peut avoir du mal à trouver sa place).

C'est pourquoi les défenseurs les plus rigoureux de l'orthodoxie catholique en matière de langage prennent régulièrement soin de préciser que Dieu ne se borna pas à créer la faculté de langage mais qu'il créa aussi la langue à proprement parler. C'est par exemple la conclusion de Beauzée dans l'article « Langue » de l'*Encyclopédie* :

C'est donc Dieu lui-même qui non-content de donner aux deux premiers individus du genre humain la précieuse faculté de parler, la mit encore aussi-tôt en plein exercice, en leur inspirant immédiatement l'envie & l'art d'imaginer les mots & les tours nécessaires aux besoins de la société naissante<sup>63</sup>.

Dans ce cadre, la théorie imitative que prône Nodier montre la superfluité logique de l'intervention miraculeuse et fournit ainsi un argument puissant en faveur de la deuxième interprétation, suivant laquelle la langue est l'œuvre d'Adam « ou de l'homme inconnu à qui fut accordée la première communication de la parole », c'est-à-dire de l'humanité et non de Dieu :

Le seul point sur lequel j'ose différer des casuistes du sens littéral, c'est que ce don ne me paraît pas avoir consisté dans la communication d'un système lexicologique tout fait, comme le serait celui de la prétendue langue primitive ; mais dans la puissance facultative de créer la parole pour exprimer les idées à mesure qu'elles se développent, suivant les acquisitions et les progrès de l'intelligence, et aux moyens d'organes adaptés à cet usage, comme les touches à l'instrument<sup>64</sup>.

Cette position de médiation entre matérialisme et théologie, ou pour mieux dire cette tentative d'enrober un noyau naturaliste et matérialiste d'une sauce théologique, est déclarée à plusieurs reprises dans les *Notions*, à partir des pages de l'introduction qui closent la parenthèse théologique initiale en réaffirmant

---

<sup>63</sup> Beauzée, « Langue », éd. cit., p. 253.

<sup>64</sup> *Notions, cit.*, p. 16.

l'intention de raconter l'histoire de la parole et de l'écriture, sans pédantisme, sans philosophisme, et sans théologisme ; c'est-à-dire en acceptant les notions reçues comme la science les a faites, sous leur point de vue le plus positif et sous leur forme la plus matérielle<sup>65</sup>.

Compte tenu de l'adaptation des tons au changement du climat culturel, on peut donc affirmer que la fonction laïcisante et anti-obscurantiste de la théorie imitative reste intacte et opératoire jusqu'aux *Notions élémentaires* incluses, quoiqu'elle y assume la forme paradoxale de l'exégèse biblique. C'est une preuve de l'efficacité de ce dispositif : sans être intrinsèquement incompatible avec la perspective théologique (pas plus en tout cas que l'arbitraire du signe), il parvient à décourager, même dans ce cadre, le recours à des explications miraculeuses.

### *Une théorie encore longtemps influente*

En 1834, la linguistique historico-comparée est déjà apparue en Allemagne depuis deux décennies. Franz Bopp (1791-1867) a publié son premier travail sur le système de conjugaison du sanskrit en 1816 et vient de commencer la publication de son ouvrage de synthèse, la *Grammaire comparée des langues indo-européennes*<sup>66</sup>, tandis que la célèbre *Grammaire allemande* de Jacob Grimm (1785-1863) a paru en 1819<sup>67</sup>. On pourrait donc penser que la linguistique des origines et la théorie imitative représentent désormais des doctrines anachroniques. Il s'agirait pourtant d'une erreur de perspective.

Que dirions-nous d'un historien qui écrirait : « puisque Noam Chomsky a publié ses *Syntactic Structures* en 1956, et qu'il a critiqué Saussure en 1965, le saussurisme d'Émile Benveniste en 1974 est désormais dépassé » ? Nous lui rappellerions sans doute que les nouvelles théories n'éliminent pas d'un seul coup les précédentes, mais qu'elles s'y ajoutent, entrent en rapport ou en conflit avec elles et s'y hybrident parfois profondément, avant de donner lieu à un nouveau scénario épistémologique. De la même manière, malgré les changements importants introduits par la linguistique historico-comparée, il serait simpliste de penser qu'à partir de 1816 la linguistique européenne se convertit en bloc au nouveau paradigme. Il s'agit d'un processus beaucoup plus complexe et nuancé.

Certes, Ferdinand d'Eckstein (1790-1861) peut déjà accuser le Nodier des *Notions* de ne pas

---

<sup>65</sup> *Ibid.* p. 17.

<sup>66</sup> Franz Bopp, *Über das Conjugationssystem der Sanskritsprache in Vergleichung mit jenem der griechischen, lateinischen, persischen und germanischen Sprache*, Frankfurt am Main, Andreäische Buchhandlung, 1816. Id., *Vergleichende Grammatik des Sanskrit, Zend, Griechischen, Lateinischen, Litthauischen, Gothischen und Deutschen*, Berlin, Druckerei der Königlichen Akademie der Wissenschaften, 1833-1852.

<sup>67</sup> Jacob Grimm, *Deutsche Grammatik*, Göttingen, Dieterich, 1819.

prendre en compte les résultats les plus récents de la nouvelle linguistique<sup>68</sup>. Mais sa critique ne porte pas tant sur le fait que Nodier présente encore la problématique de l'origine et la solution de la théorie imitative, que sur le fait qu'il prétend le faire, en bon héritier du XVIII<sup>e</sup> siècle, en s'appuyant exclusivement sur une analyse idiosynchrone du français et en visant une origine purement mécaniste du langage, sans prendre en compte ni les progrès de la comparaison entre les langues, ni la nouvelle philosophie du sujet transcendantal.

Il s'agit d'une critique tout à fait différente, car à cette époque la prise en compte des nouveautés d'outre-Rhin n'entraîne nullement un rejet de la question d'origine ou de la théorie imitative. Au contraire, la plupart des linguistes tentent des synthèses entre le cadre théorique traditionnel et les nouveaux apports. Jacob Grimm lui-même consacre un ouvrage à *l'Origine du langage*, où il refuse l'origine divine en s'appuyant sur une théorie imitative<sup>69</sup>, et il n'est pas rare que l'indo-européen soit conçu comme une langue primitive destinée à révéler le rapport primordial entre le son et le sens (non sans des enjeux théologiques, auxquels Eckstein lui-même n'est pas étranger).

En général, loin de pouvoir être considérée comme fantaisiste ou marginale, la théorie imitativo-gestuelle de l'origine du langage reste jusqu'au dernier tiers du siècle l'un des acquis les moins contestés des sciences du langage, et cela à partir des sommets des institutions culturelles.

En France, les préfaces aux cinquième et sixième éditions du *Dictionnaire de l'Académie française* nient expressément l'arbitraire du signe. Mais si le « Discours préliminaire » de 1798, rédigée par le condillacien Joseph-Dominique Garat, ne consacre à ce problème que quelques lignes (p. iv)<sup>70</sup>, la « Préface » de 1835, signée par le secrétaire perpétuel Abel-François Villemain (1790-1870), qui sera ministre de l'Instruction en 1839, consacre trois pages à défendre la théorie imitative du signe, sans omettre une référence élogieuse au président de Brosses (p. xxv-xxvii) :

Mais ce dialogue de Platon, tout semé de jeux de l'esprit grec, n'en renferme pas moins une vérité fine et profonde, qui se retrouve dans toutes les langues, qui peut s'appliquer à la nôtre, et qui touche en même temps aux éléments primitifs du langage et à la perfection de l'art : cette vérité, c'est que les mots, dans l'origine, ne sont pas imposés arbitrairement, mais déterminés par un secret rapport avec la chose qu'ils expriment [...]. Quelle qu'ait été la langue originelle, divinement transmise ou formée par la raison que Dieu donne à l'homme, le caractère primitif des langues est de faire entendre, autant qu'il se peut, l'objet et l'idée par le son ; et ce caractère leur est si essentiel qu'il persiste à toutes leurs époques. Évidemment, la parole a d'abord été figurative, comme plus tard l'écriture [...]. Ce rapport du son à l'objet n'est point borné à quelques cas, où il nous frappe par une

---

<sup>68</sup> Jean-François Jeandillou, notes des p. 17-26, in Nodier, *Notions*, éd. cit. (2005).

<sup>69</sup> Jacob Grimm, *Über den Ursprung der Sprache*, Berlin, s.n., 1851. Trad. fr. *Sur l'origine du langage*, Paris, Franck, 1859, p. 38-40.

<sup>70</sup> Bernard Quemada (dir.), *Les Préfaces du Dictionnaire de l'Académie française 1694-1992*, Paris, Champion, 1997, p. 271.



forte *onomatopée*. On le retrouve partout, dans les mots composés de notre langue, comme dans les dérivés des langues étrangères, pour l'expression des idées, comme pour celle des choses [...]. Voilà ce que Platon avait entrevu dans le Cratyle [...]. Un philosophe romain, ami de Cicéron et de Pompée, avança, comme les Grecs, ce qu'a répété depuis le savant et ingénieux président des Brosses [sic], que les mots n'étaient pas institués par convention, mais conformes à la nature des choses<sup>71</sup>.

Cette même année 1835 meurt à Berlin Wilhelm von Humboldt (né en 1767), ministre de l'Instruction prussien en 1809 et fondateur de l'Université de Berlin. Un an après sa mort, son frère, le naturaliste Alexandre von Humboldt, édite son chef-d'œuvre *Sur la diversité des langues* qui contient la formulation la plus célèbre et influente de la théorie imitative du XIX<sup>e</sup> siècle (celle qui introduit, notamment, la notion de « symbolisme » phonétique)<sup>72</sup>. Humboldt, qui s'était formé à Paris sur l'œuvre de Condillac, mais qui était également un connaisseur de Kant, avait déjà fourni une ébauche de la théorie imitative prenant en compte les deux approches en 1822<sup>73</sup>.

En 1837, l'éditeur Lambert de Besançon juge opportun (et évidemment rentable) de republier les *Éléments primitifs des langues* de Nicolas-Sylvestre Bergier (1718-1790)<sup>74</sup>, une version resacralisée et hébraïsante de la théorie imitative, dépendant des manuscrits préparatoires de de Brosses. L'édition inclut une *Grammaire générale* nouvellement rédigée, qui doit constituer enfin l'instanciation opératoire de ces principes théoriques. L'exorde de l'« Avertissement des éditeurs » donne un aperçu de ce que pouvait être la perception moyenne de la linguistique en France à cette époque :

Malgré toute la curiosité et l'intérêt qui depuis plusieurs années se rattachent à l'étude des langues, la Linguistique, immobile au point où l'avoient portée les savans du dernier siècle, ne paroît pas avoir fait le moindre progrès parmi nous. Parcourez les publications les plus récentes : les auteurs en sont encore à rêver sur ces deux vérités déjà vieilles et devenues banales, que toutes les langues se ramènent à une seule, et que leurs racines, ou vocables primitifs, ont été dans l'origine des onomatopées, des peintures par analogie et par métaphore<sup>75</sup>.

C'est à partir des années 1840 qu'on assiste à un nombre grandissant de tentatives d'hybrider la théorie imitative avec les nouvelles données et méthodes de la linguistique comparée. Parmi les plus influentes en langue française on mentionnera au moins celles d'Ernest Renan (1823-1892), membre de l'Académie des inscriptions puis de l'Académie française, d'Honoré Chavée (1815-

---

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 351-353. Le philosophe romain est Nigidius Figulus, chez Aulu-Gelle, *Noctes atticae*, X, 4.

<sup>72</sup> Humboldt, *Über die Kavi-Sprache auf der Insel Java nebst einer Einleitung über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaus und ihren Einfluss auf die geistige Entwicklung des Menschengeschlechts*, Berlin, 1836, p. XCIV-XCVI. Trad. fr. par Pierre Coussat, *Introduction à l'œuvre sur le kavi*, Paris, Seuil, 1974, p. 217-220.

<sup>73</sup> Humboldt, *De l'origine des formes grammaticales*, éd. cit., p. 57.

<sup>74</sup> Nicolas-Sylvestre Bergier, *Les Éléments primitifs des langues découverts par la comparaison des racines de l'hébreu avec celles du grec, du latin et du français*, Paris, Brocas et Humblot, 1764. Nouvelle édition augmentée d'un *Essai de grammaire générale* : Besançon, Lambert, 1837.

<sup>75</sup> Bergier, *Les Éléments*, éd. cit, p. iii.

1877), fondateur de la première revue de linguistique ayant connu une existence durable, la *Revue de linguistique et philologie comparée* (1867-1916)<sup>76</sup>, et d'Adolphe Pictet (1799-1875), un genevois connu surtout pour avoir transmis ses préoccupations au jeune Ferdinand de Saussure (1857-1913).

Renan consacre à la théorie imitative le chapitre VI de son essai *De l'origine du langage*<sup>77</sup>. On y retrouve toutes les grandes articulations de l'argumentaire matérialiste traditionnel, depuis le rôle originaire de l'onomatopée (p. 135) jusqu'à l'appel au relativisme linguistique :

On objecterait en vain contre cette théorie la différence des articulations par lesquelles les peuples divers ont exprimé un fait physique identique. En effet, un même objet se présente aux sens sous mille faces, entre lesquelles chaque famille de langues choisit à son gré celle qui lui parut caractéristique<sup>78</sup>.

Renan conçoit sa formulation de la théorie comme une solution conciliatoire entre les partisans de l'arbitraire et ceux de l'imitation naturelle. Il est donc instructif de voir où se situe pour lui le point de médiation entre les deux positions : « La liaison du sens et du mot n'est jamais nécessaire, jamais arbitraire ; toujours elle est motivée »<sup>79</sup>.

En revanche le projet de Chavée n'a rien de conciliatoire et il est beaucoup plus ambitieux. Sa *Lexiologie indo-européenne* vise une véritable synthèse entre la théorie de l'origine imitative et les nouvelles données empiriques de la philologie comparée<sup>80</sup>. Le résultat est une ébauche de théorie imitative de la formation des mots où toutes les racines indo-européennes seraient ramenées à trois types fondamentaux : les interjections, qui naissent directement des cris naturels ; les pronoms, qui se forment à partir d'un geste articulatoire analogue au geste indicatif de la main (par exemple, l'articulation *ma* signifie la première personne car la nasale « replie la voix » vers l'intérieur du corps, tandis que l'articulation *twa* signifie la deuxième car l'occlusive dentale « lance la voix » vers l'extérieur) ; les verbes, à l'origine desquels se trouve un son imitatif d'une action, pouvant imiter soit l'effort de l'action (comme dans les cas prototypiques de *presser* et *tendre*) soit son bruit (comme dans les cas prototypiques de *crier*, *souffler* et *détruire*).

L'hybridation mise au point par Pictet dans ses *Origines indo-européennes* est encore différente<sup>81</sup>. Si, sur le plan théorique, il affiche un équilibre qu'on aurait envie d'appeler

---

<sup>76</sup> Piet Desmet, « La *Revue de linguistique et de philologie comparée* (1867-1916) : une des premières revues de linguistique en France », *Orbis* 37, 1994, p. 343-388.

<sup>77</sup> Ernest Renan, *De l'origine du langage*, Paris, Calmann-Lévy, s.d. (mais 1848). Nous citons depuis la deuxième édition : Paris, Michel Lévy, 1858.

<sup>78</sup> Renan, éd. cit., p. 138.

<sup>79</sup> Renan, éd. cit., p. 149.

<sup>80</sup> Honoré Chavée, *Lexiologie indo-européenne ou Essai sur la science des mots*, Paris-Leipzig, Franck, 1849, p. 37-80.

<sup>81</sup> Adolphe Pictet, *Les Origines indoeuropéennes ou les Aryas primitifs. Essai de paléontologie linguistique*,

salomonique s'il n'était pas surtout tautologique (« le son n'a essentiellement qu'une valeur arbitraire toutes les fois qu'il n'est pas imitatif »<sup>82</sup>), sur le plan descriptif, le recours à une explication imitative des racines indo-européennes est tellement généralisé que l'imitation maintient *de facto* le statut de procédé fondamental de la formation lexicale.

Ces tentatives d'intégration entre théorie imitative et linguistique comparée ne sont pas exclusivement françaises. En 1856, par exemple, Heymann Steinthal (1823-1899) édite, posthume, le *Système de la science du langage*<sup>83</sup> de Karl Wilhelm Heyse (1797-1855), le précepteur d'un des fils de Humboldt. Dans cet ouvrage, plusieurs pages sont consacrées à l'analyse des sons linguistiques en tant qu'« expressions de sentiments suscités par la perception sensorielle objective », où la démarche principale reste l'interprétation mimétique du geste articulatoire :

Le *u*, la voyelle la plus externe et la plus profonde, exprime le sentiment de réticence, de défense : la peur, la terreur, l'horreur, à partir de *uh!* ; donc un effet négatif, la direction répulsive du sujet contre les objets de sa perception<sup>84</sup>.

En 1864, c'est August Schleicher<sup>85</sup>, le linguiste sans doute le plus influent de son époque (à qui on attribue aujourd'hui l'introduction de la représentation en arbre des familles linguistiques) qui, dans le cadre d'un dialogue avec le darwinisme et l'histoire naturelle, ratifie la place de la théorie imitative dans les sciences du langage, où elle continue à assurer, justement, le passage évolutif du naturel au culturel :

La glottique ne trouve rien qui contredise cette hypothèse, que les manières les plus simples d'exprimer la pensée par le son, que les langues de la construction la plus simple, sont sorties insensiblement des gestes phoniques et des sons imitatifs, pareils à ceux que possèdent aussi les animaux<sup>86</sup>.

Deux ans plus tard, le beau-frère de Charles Darwin, Hensleigh Wedgwood (1803-1891), qui venait de publier le premier dictionnaire étymologique de la langue anglaise, consacre son essai *On the Origin of Language*<sup>87</sup> à la réfutation de ce qu'il appelle « the german paradox » (car il le lit chez Humboldt et Müller). Sa thèse est encore une fois qu'il n'existe aucun obstacle logique à

---

Paris, Cherbuliez, 1859.

<sup>82</sup> Pictet, éd. cit., p. 44.

<sup>83</sup> Karl Wilhelm Heyse, *System der Sprachwissenschaft*, Berlin, Dümmler, 1856.

<sup>84</sup> *Ibid.* p. 79.

<sup>85</sup> August Schleicher, « La théorie de Darwin et la science du langage » et « L'importance du langage pour l'histoire naturelle de l'homme », in *Recueil de travaux originaux ou traduits relatifs à la philologie et à l'histoire littéraire*, Premier fascicule, avec un avant-propos de Michel Bréal, Paris, Franck, 1868.

<sup>86</sup> *Ibid.* p. 27

<sup>87</sup> Hensleigh Wedgwood, *On the Origin of Language*, London, Trübner, 1866. Id., *A Dictionary of English Etymology*, 3 vol., London, Trübner, 1859-1865.

l'hypothèse d'une origine naturelle du langage, à condition qu'on admette une théorie imitativo-gestuelle du signe (théorie qu'il étaye, entre autres, en s'appuyant sur les exemples de Pictet).

### Conclusion

Avec Wedgwood, nous sommes désormais en 1866, l'année de l'interdit qui, en France, se prépare à transformer une des questions les plus fécondes du dernier siècle en un tabou épistémologique séculaire, dont l'effet le plus immédiat est l'institutionnalisation de la figure du « fou du langage ». En ce sens, Jean-Pierre Brisset (1837-1919), défenseur d'une visionnaire théorie imitative à partir de 1883<sup>88</sup> et élu par dérision « Prince des penseurs » en 1913 par des membres de l'Académie française, est sans doute l'un des produits les plus significatifs du tournant positiviste en linguistique.

Mais, au Royaume-Uni, la théorie imitative des Lumières continue à être perçue comme une conquête du progrès scientifique. Par exemple Edward Tylor (1832-1917), le titulaire de la première chaire d'anthropologie culturelle à l'université d'Oxford, cite à plusieurs reprises le président de Brosses dans son *Primitive Culture*<sup>89</sup>, en tant que « powerful thinker » ayant transformé la théorie antique de l'origine du langage en système moderne<sup>90</sup>.

Tylor est un personnage influent. Il est lu et cité régulièrement par Charles Darwin (1809-1882) dans son essai *L'Expression des émotions chez les hommes et les animaux*<sup>91</sup>, où l'on trouve par ailleurs plus d'une trace de la théorie imitative. Avec le psychologue allemand Wilhelm Wundt (1832-1920)<sup>92</sup>, fondateur de la psychologie expérimentale, et le linguiste danois Otto Jespersen (1860-1943)<sup>93</sup>, futur maître de Louis Hjelmslev, Tylor est également la source de la théorie imitativo-gestuelle que développe le naturaliste britannique Richard Paget en 1930<sup>94</sup>.

Si Condillac constitue leur repère philosophique, Paget est la principale référence

---

<sup>88</sup> Jean-Pierre Brisset, *La Grammaire logique résolvant toutes les difficultés et faisant connaître par l'analyse de la parole, la formation des langues, et celle du genre humain*, Paris, Ernest Leroux, 1883. Id., *Le Mystère de Dieu est accompli*, Maine-et-Loire, Chez l'auteur, 1890. Id., *La Science de Dieu ou la création de l'homme*, Paris, Chamuel, 1900. Id., *Les Origines humaines*, Angers, Chez l'auteur, 1913.

<sup>89</sup> Edward Burnett Tylor, *Primitive culture*, 2 vol., London, Murray, 1871.

<sup>90</sup> Une place analogue est accordée à de Brosses par Theodor Benfey, *Geschichte der Sprachwissenschaft und orientalischen Philologie in Deutschland*, München, Cotta, 1869.

<sup>91</sup> Charles Darwin, *The Expression of the Emotions in Man and Animals*, London, Murray, 1872. Trad. fr. par Samuel Pozzi et René Benoît, Paris, Reinwald, 1890.

<sup>92</sup> Wilhelm Wundt, *Grundzüge der physiologische Psychologie*, vol. 2, Leipzig, Engelmann, 1874. Trad. fr. par Élie Rouvier, *Éléments de psychologie physiologique*, vol. 2, Paris, Alcan, 1886, p. 487-500. Id. *Völkerpsychologie*, vol. 1, Leipzig, Engelmann, 1900, p. 312-342.

<sup>93</sup> Otto Jespersen, *Progress in Language With Special Reference to English*, London, Swan Sonnenschein, 1894, p. 328-338. Id., *Language Its Nature Development and Origin*, London, Allen and Unwin, 1922, p. 396-492. Id., *Linguistica*, London, Allen and Unwin, 1933, p. 283-303.

<sup>94</sup> Richard Paget, *Human Speech*, London, Kegan et al., 1930, p. 126-175.

scientifique citée par Giacomo Rizzolatti et Laila Craighero pour illustrer la théorie imitativo-gestuelle issue de leur découverte des neurones miroirs, dans le chapitre « Language and mirror neurons » du *Oxford Handbook of Psycholinguistics* de 2007<sup>95</sup>. Mobilisés ensemble par les neurosciences d'aujourd'hui et séparés par une tradition presque oubliée, Condillac et Paget appartiennent en effet à une seule et même lignée : une lignée, comme nous espérons l'avoir démontré, de naturalistes et non de fous, à laquelle appartient également Charles Nodier.

C'est dans ce sillon qu'on assiste, entre la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et le début du XIX<sup>e</sup> siècle à la toute première diffusion du mot « linguistique » en Europe. Mot qui, depuis son origine, ne désigne donc pas plus une science humaine qu'une science naturelle. Son objet étant précisément ce seuil entre l'humain et le naturel qui est le langage et qui en a fait pendant deux siècles l'une des disciplines clés du savoir moderne.

---

<sup>95</sup> Rizzolatti et Craighero, éd. cit., p. 778-779.